

## Recherches sociographiques



### Denys DELÂGE, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*

Diane Payment

---

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Payment, D. (1987). Denys DELÂGE, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*. *Recherches sociographiques*, 28 (1), 139-142.  
<https://doi.org/10.7202/056267ar>

Après avoir présenté les critiques de l'activité missionnaire, dont la plus fondamentale consiste à faire des missions le processus de conquête des âmes qui découle de celle des continents, Grant propose de débattre de la pertinence de ces critiques par une analyse des rapports entre les Églises missionnaires et l'État, dans l'histoire canadienne (chapitre 10). Il y observe la collaboration certes, mais également les conflits, les missionnaires prenant la défense des Amérindiens à propos de la vente de l'alcool, des droits territoriaux, etc. Enfin, ajoute-t-il, au-delà des acteurs européens et de leurs démêlés, au-delà également de toutes les manifestations de syncrétisme, le phénomène décisif fut la volonté de nombreux Amérindiens d'adhérer au christianisme. C'est pourquoi la conversion a été réelle et profonde (chapitre 11).

Ce livre constitue un apport majeur à notre historiographie parce qu'il est le premier à dresser le bilan d'ensemble de la rencontre des Amérindiens et des missionnaires dans l'histoire canadienne. Non seulement l'auteur y démontre-t-il une énorme érudition, de même qu'une capacité de synthèse remarquable, mais encore réussit-il à présenter sans les caricaturer les diverses interprétations, et à débattre des questions de fond avec objectivité, tout en défendant rigoureusement sa propre interprétation.

Denys DELÂGE

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

Denys DELÂGE, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1984, 416p.

L'histoire des Amérindiens connaît un certain essor depuis quelques années. L'approche interdisciplinaire a favorisé la poursuite de l'ethnohistoire. Les synthèses de Trigger, Heidenreich, Mandelbaum et Morgan sur diverses « nations » ou groupes autochtones ont été suivies d'enquêtes plus précises sur leurs activités économiques, sociales et culturelles. Il y a aussi indice d'un intérêt à insérer l'histoire des Amérindiens dans son contexte national et international. Plus important encore, selon nous, est la valorisation de la perspective autochtone de l'histoire. Malgré les difficultés de « transposition culturelle » qu'éprouve un auteur euro-canadien (ou nord-américain), et compte tenu du caractère souvent « indirect » et de la pénurie de sources écrites, ainsi que de la réaction souvent méfiante de l'auditoire amérindien, de grands « progrès » ont été réalisés dans cette voie.

*Le pays renversé* s'insère dans le cadre de cette nouvelle optique. L'auteur remet en question presque toutes les interprétations traditionnelles au sujet des relations entre les « blancs » et les autochtones. S'inspirant des travaux de Braudel, Frank, Hobsbawm, Labrousse et autres modèles socio-économiques, il situe son enquête dans son contexte européen du XVII<sup>e</sup> siècle. La conjoncture européenne du chapitre 1 est particulièrement bien développée et le lecteur est mis au courant de l'originalité de la voie capitaliste hollandaise, par rapport à la France encore féodale et à l'Angleterre en transition. La

Hollande, centre de l'économie-monde européenne jusqu'à vers 1670, sera la première puissance à piller systématiquement l'Amérique du Nord-Est. Contrairement à la France, elle est engagée dans le commerce et le transport internationaux plutôt que dans l'entreprise coloniale. En France, « les vieilles structures dominant » au XVII<sup>e</sup> siècle, tandis qu'en Angleterre, les rapports de production capitalistes dans l'agriculture et l'industrie sont en voie d'instauration.

Le chapitre 2 nous présente l'Amérique du Nord avant l'arrivée des Européens. L'approche thématique plutôt que chronologique de l'auteur est particulièrement efficace dans les chapitres 2, 4, et 5, où il est surtout question des sociétés huronne et iroquoise. Le résultat est une perspective davantage autochtone du processus de « contact », ou plus précisément « d'intégration-subordination » entre Amérindiens et Européens. L'Amérique du Nord-Est pré-contact est un pays où abondent la flore et la faune, où l'horticulture connaît des rendements extraordinaires. Les peuples qui habitent cette région ont des traits de civilisation importants et particuliers, dont plusieurs sont en opposition à la culture européenne. Le matriarcat, l'héroïsme guerrier (en particulier le rituel de la torture) et la redistribution ou la règle du don sont des traditions iroquoiennes particulièrement méprisées et éventuellement supprimées par les Européens. Le rapport homme/nature est à la base de l'univers religieux des Hurons. C'est un monde où les manifestations du plaisir ne sont pas « les fleurs du mal », et où la « nature » n'est pas à dompter mais à écouter. Ces principes sont en opposition directe à la tradition judéo-chrétienne.

Les sources écrites et visuelles sur les traditions amérindiennes sont presque toutes d'origine européenne, ce qui limite en quelques sorte l'analyse ethnohistorique. L'auteur du présent ouvrage met en valeur la mentalité et les traditions amérindiennes ; les récents travaux de François-Marc Gagnon (*Ces hommes dits sauvages*, Montréal, 1984) et d'Olive Dickason (*The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, 1984) réussissent aussi à « décoder » plusieurs préjugés culturels européens à l'égard des Amérindiens. Néanmoins, il faudrait poursuivre davantage l'enquête dans le domaine de l'histoire orale et visuelle. Les deux impliquent une connaissance des langues et traditions autochtones. L'univers amérindien est axé sur la parole et non sur l'écrit, ce qui accentue l'écart de mentalités entre Européens (ou Euro-Canadiens) et Amérindiens. Il faut recueillir cette « histoire » des Amérindiens et, à cette fin, l'ethnohistorien « étranger » doit adopter une méthodologie moins traditionnelle ou axée sur les compte rendus des missionnaires et autres témoignages « eurocentriques ».

Le chapitre 3 traite de la problématique de l'échange inégal qui caractérise le commerce des fourrures au XVII<sup>e</sup> siècle. L'intégration de l'économie amérindienne (doit-on dire primitive...?) à une économie de marché européenne sera effectuée en bouleversant les structures économiques traditionnelles des Amérindiens. Les Européens armés imposent leur système d'échange. Dans cette offensive en Nouvelle-France, ils ont le concours des missionnaires. La stratégie française est une symbiose entre les intérêts marchands et missionnaires, tandis que la stratégie commerciale des Hollandais ne requiert pas de relations directes avec les Iroquois. Notons que, contrairement à certains auteurs qui ont interprété la politique de « douceur » des Français comme indice de leur plus grande affinité culturelle ou de leur compréhension des Amérindiens (Dickason), Delâge suggère que la raison est surtout économique, ou que ce comportement est relié à

un rapport d'échanges défavorable. Les marchandises françaises sont plus chères et de qualité inférieure et les fourrures, plus éloignées. Le commerce des Français est davantage dépendant de la chaîne d'échange entre les Hurons et les groupes à l'Ouest. La transition d'une économie traditionnelle à une économie de marché, liée à une « offensive missionnaire », détruira la société huronne. Les rivalités européennes accentueront les guerres de fourrures, ultime agent d'autodestruction.

Dans le chapitre 4, il est surtout question des relations entre les missionnaires et les Hurons, selon la perspective de ces derniers. Vu que les Hollandais ne sont pas missionnaires ou colonisateurs auprès des Iroquois, nous avons peu de témoignages écrits sur leurs relations. La pénurie de documents hollandais, ou l'absence de sources premières comparables aux *Relations des Jésuites* et aux comptes rendus de Sagard et de Champlain, empêchent une analyse comparative de « l'affrontement » entre les Iroquois et les Hollandais. L'imposition du catholicisme bouleverse et détruit la société huronne, mais la « supériorité » de l'offensive hollandaise ne se limite-t-elle pas au niveau commercial ? Il n'est pas évident que, contrairement aux Hurons, « la société iroquoise a pu conserver ses caractéristiques culturelles et religieuses propres » (p. 234). Delâge nous fait une excellente sinon une « nouvelle » analyse de l'impact du christianisme sur les habitants de l'Amérique du Nord-Est. Il faudrait peut-être évaluer davantage le degré de désagrégation et de transformation, surtout chez les sociétés amérindiennes moins disloquées que les Hurons. La capacité de réadaptation, voire de résistance, des sociétés autochtones à l'offensive européenne, soit religieuse ou sociale, demeure sous-estimée. Certains témoignages ojibwas (T. FIDDLER et J.A. STEVENS, *Killing the Shamen*, Penumbra Press, 1985), cris (N. SLUMAN et J. GOODWILL, *John Tootoosis*, Ottawa, 1982) et métis (J. PETERSON et J. BROWN, *The New Peoples. Being and Becoming Metis in North America*, Winnipeg, 1985) suggèrent le maintien « secret » ou clandestin des structures traditionnelles et une certaine renaissance ou « adaptation » des coutumes et des traditions.

Les deux derniers chapitres nous ramènent au contexte européen de la conquête de l'Amérique du Nord-Est au XVII<sup>e</sup> siècle. L'hégémonie hollandaise du début du siècle ne se maintient pas face à l'offensive commerciale et à la poussée migratoire des Anglais. Vers 1664, l'Angleterre devient le centre de l'économie-monde atlantique, tandis que la France conserve sa « marginalité ». Les Européens qui font la conquête de l'Amérique du Nord-Est imposent leurs institutions à une civilisation affaiblie et divisée, « les Amérindiens n'arrivant jamais à surmonter les profondes divisions intertribales, seule condition pour contrecarrer la supériorité militaire européenne » (p. 293). Le génocide ou la réserve s'ensuit. En Nouvelle-France, les Hurons sont refoulés sur des « réductions » ou asservis par des nations voisines. Une société relativement égalitaire et matriarcale se voit imposer la hiérarchisation sociale et le patriarcat. Fait intéressant, les vieilles hiérarchies et l'inégalité caractéristiques de la société européenne tendent à se reproduire en Amérique européenne. Le pays des Amérindiens avait été véritablement « renversé ».

Denys Delâge idéalise parfois la civilisation amérindienne de l'Amérique du Nord. S'il est nécessaire d'en accentuer certains traits afin de désavouer plusieurs anciennes perceptions « eurocentriques », il ne faut pas conclure à une société idyllique, en soi une autre forme de discrimination. Par contre, l'approche thématique de l'auteur lui a permis d'éviter une histoire « évolutionniste ». Il ne réduit pas la « contribution » amérindienne à « notre » histoire. Cette étude exhaustive peut servir de modèle à d'autres enquêtes sur

l'économie et la société amérindiennes en Amérique du Nord. Il était grand temps que quelqu'un réfute le mythe de la « supériorité » des relations entre Français et Amérindiens, accentue le processus d'intégration-subordination qui gouverna leurs échanges et suggère que « la victoire des Iroquois sur les Hurons, il faut la chercher à la Bourse d'Amsterdam » (p. 343).

Diane PAYMENT

*Département d'histoire,  
Université de Winnipeg.*

Dom Guy-Marie OURY, *M<sup>sr</sup> Briand, évêque de Québec, et les problèmes de son époque*, Sablé-sur-Sarthe et Montréal, Solesmes/Liberté, 1983, 247p.

L'intérêt de Dom Oury pour l'histoire de l'Église canadienne est bien connu ; ses études sur Marie de l'Incarnation, Madame de la Peltrie, Jeanne Mance et La Dauversière en témoignent. Avec la biographie de M<sup>sr</sup> Briand, il aborde une page de l'histoire de l'Église au lendemain de la Conquête britannique, période qu'il n'avait guère étudiée jusqu'à maintenant. Il le fait avec beaucoup de justesse et d'à-propos. Manifestement, l'auteur a une profonde admiration pour son héros. Il eût volontiers fait sien le jugement de l'abbé de La Corne écrivant à ses collègues du Chapitre de Québec au sujet de M<sup>sr</sup> Briand : « Vous avez un saint, Messieurs » (p. 108). Malgré ce préjugé favorable, l'auteur échappe au piège de l'hagiographie et réussit à brosser un portrait vivant et nuancé de M<sup>sr</sup> Briand et des problèmes de son époque.

Seize chapitres composent l'ouvrage : deux sont consacrés aux années de formation en France ; quatorze portent sur la période où M<sup>sr</sup> Briand a séjourné au Canada, soit de 1741 à son décès le 25 juin 1794. Peu de détails sur les dix-huit premières années de son action pastorale à Québec, alors qu'il vit dans l'ombre de M<sup>sr</sup> de Pontbriand qui en avait fait son collaborateur immédiat. L'auteur présente M<sup>sr</sup> Briand comme un « silencieux et un timide », « profondément humble » (p. 45), mais sachant « faire usage de son autorité » (p. 75), une autorité souvent « protectrice, de caractère paternel » (p. 200). Un homme « simple », « d'une extrême droiture, équilibré, optimiste » (p. 68), ne se laissant pas influencer facilement et ayant « éminemment le sens du concret, du réalisable » (p. 201). Un homme « absolument dépourvu d'ambition » (p. 223), qui « se croyait appelé à n'être qu'un évêque de transition, plus exactement l'évêque de la transition » (p. 129), le temps d'assurer la survie de l'Église à une période particulièrement critique de son histoire. D'où son attitude éminemment pragmatique à l'endroit des autorités britanniques et du gouverneur Murray, attitude marquée de neutralité, de respect et d'absolue soumission. En agissant ainsi, M<sup>sr</sup> Briand ne faisait que se conformer à l'attitude de son prédécesseur, M<sup>sr</sup> de Pontbriand, qui regrettait amèrement de n'avoir pas résolu de son vivant la délicate question de la succession épiscopale (p. 62). Sans doute cette politique allait-elle de soi pour M<sup>sr</sup> Briand ; la doctrine de l'Apôtre Paul concernant l'obéissance due aux autorités légitimement constituées, de même que sa conception des relations Église/État et sa lecture de l'histoire à la lumière de sa foi (p. 177), lui en faisaient un devoir